

portante. C'était un nouveau mai 68 à l'échelle de Renault qui recommençait. Pour une grève générale, il faut des perspectives générales, et il n'y en avait pas. Ni mai 68, ni mai 73 n'ont apporté ce changement tant désiré. Pour beaucoup, toutes les issues apparaissaient bouchées. Alors, on hésite longtemps et finalement on ne bouge pas.

Enfin, beaucoup de travailleurs sont prêts à lutter pour des problèmes bien précis qui les concernent directement. Dans ce cas, ils sont relativement peu en grève et ils ont la possibilité de contrôler leur mouvement. Quand on est des dizaines de milliers en grève, cette possibilité de contrôle est beaucoup plus difficile et les travailleurs ne font plus aujourd'hui une confiance aveugle aux directions syndicales. Sans contrôle possible, ils hésitent à partir.

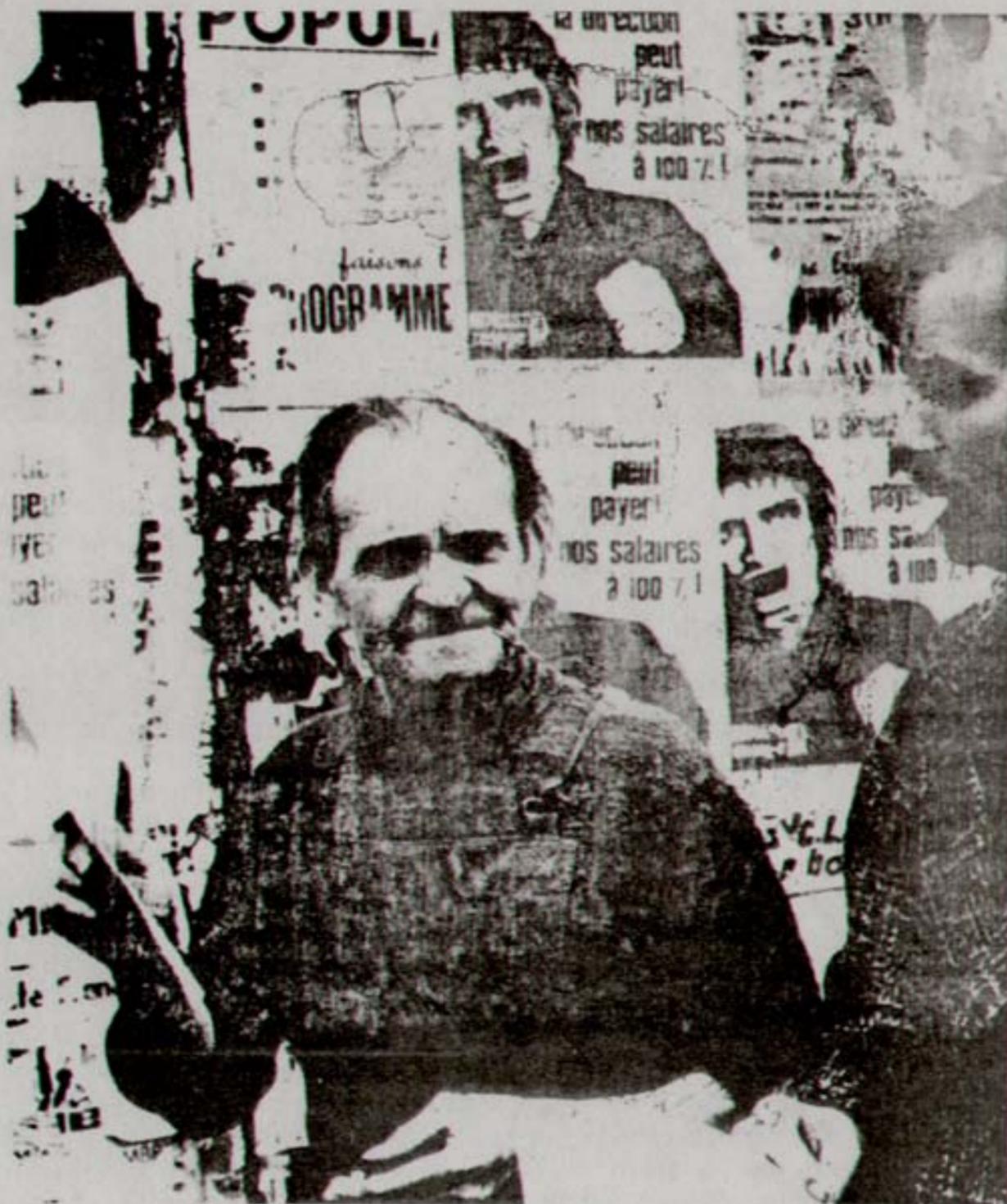
MAIS LES GREVISTES N'ONT PAS REELLEMENT PRIS EN MAINS LEUR LUTTE

Au 12, 4 grévistes participaient aux négociations, c'était une très bonne chose. Mais l'absence d'une organisation réelle de la lutte par les grévistes eux-mêmes a constitué un handicap. Elle a permis en particulier toutes les manœuvres de la part des délégués CGT. Ainsi, lors du vote sur la reprise, ces délégués ont profité de l'absence des plus combattifs pour organiser en douce le vote à bulletins secrets. S'il y avait eu un comité de grève, il aurait pu répartir les tâches : les uns seraient allés voir le chef de département, les autres seraient restés à l'assemblée générale.

Cette absence d'organisation a encore été plus sensible pour la grève des 7000 travailleurs à Billancourt ou à Flins et à Sandouville. En fait, les directions syndicales se sont retrouvées seules à la tête de la lutte et les grévistes n'ont pas eu leur mot à dire sur sa conduite.

L'ABSENCE D'UNE DIRECTION RESOLUE S'EST CRUELLEMENT FAIT SENTIR

Depuis longtemps, la direction de la CGT nous parle de la « grille hiérarchique unique ». Depuis longtemps, elle explique qu'une telle grille ne pourra être imposée que par une lutte de toutes les catégories. Bien



souvent, les dirigeants de la CGT expliquaient aux syndiqués les plus combattifs : « on ne peut espérer de lutte générale dans l'immédiat parce que les OS n'ont pas un niveau de conscience suffisant, ils ne se mettent jamais en grève ». Et là, pour une fois que tous les OS étaient en lutte, la direction de la CGT a attendu, attendu pour proposer la riposte. Ce n'est que 8 jours après le lock-out des OS de Billancourt (15 jours après l'annonce de ce lock-out) que 2 heures de débrayage ont été proposées. Beaucoup de travailleurs ont alors dit « c'est trop tard » et n'ont même pas débrayé.

Longtemps, les travailleurs ont attendu des propositions précises d'action. Mais ces propositions ne sont pas venues et c'est le découragement, la démoralisation qui étaient au rendez-vous.

La responsabilité des directions syndicales est grande. Il faut étudier en détails leur attitude.

